

L'ENVOI

MC93
maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
51^e édition

Nacera Belaza

Danse — création 2022

Nacera Belaza sonde le mouvement que le vide révèle. La chorégraphe cherche à engendrer des états de conscience et de corps dans lesquels l'individu puisse défaillir, succomber et accueillir l'inévitable. Depuis trente ans, inlassablement, l'artiste convie interprètes et spectateurs à une fascinante danse de l'existence, entre pénombre et lumière.

Du 8 au 10 décembre 2022
Salle Oleg Efremov
Durée 1h

Production Compagnie Nacera Belaza

Coproduction Festival Montpellier Danse 2022, Festival d'Automne à Paris, MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, deSingel - Campus International des Arts, Points communs - nouvelle scène nationale de Cergy Val d'Oise, Theater Freiburg, dans le cadre de l'accueil studio : CCN Ballet de Lorraine, CCN2 - Centre chorégraphique national de Grenoble, CNDC - Angers.

Avec le soutien de Fonds Transfabrik - Fonds franco-allemand pour le spectacle vivant, King's Fountain et Villa Albertine.

Avec le soutien de la Région Île-de-France, dans le cadre du dispositif d'aide à la création et du ministère de la Culture, DRAC - Île-de-France au titre de compagnie conventionnée.

Nacera Belaza est en résidence à la MC93 avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre du programme *Artistes dans la cité*.



Au départ de chaque création, il y a une image irrévélée. Ce paysage intérieur permet à la chorégraphe de créer une matière, qu'ensuite elle évide pour laisser apparaître un contour à « ce vide inattendu qui comble toutes nos attentes ». Sur scène, avec d'autres interprètes, Nacera Belaza cherche les chemins qui mèneront chacun à l'abandon des peurs et des résistances, au renoncement au corps et à toute connaissance, à l'acceptation de la défaillance comme libératrice. Procédant par soustraction, elle signe des pièces épurées dont elle compose les partitions chorégraphiques, sonores et lumineuses. Comme on accorde un instrument, l'artiste harmonise ceux qui dansent et ceux qui regardent, le perceptible et l'imperceptible, à une même fréquence. Après *L'Onde*, présentée au Festival d'Automne à Paris en 2020, Nacera Belaza est, avec cette création, à l'endroit même où sa recherche l'a toujours menée, là où l'immaîtrisable fait advenir l'imprévisible, un autre possible.

Chorégraphie, conception son et lumière Nacera Belaza • Avec Paulin Banc, Nacera Belaza, Aurélie Berland, Mohamed Ech Charquaouy • Régie générale Christophe Renaud

ENTRETIEN

Qu'est-ce qui vous a menée à écrire une danse des corps « en état de chute » ?

Nacera Belaza : Ma pratique repose sur le lâcher-prise, entendu comme une défaillance, une soustraction à l'empire du mental et du corps. À cet endroit apparaît une gestuelle hors de tout contrôle qui délivre des choses profondes sur l'être humain. Pour cette création, je me concentre davantage sur le fait même de défaillir. Ce qui m'intéresse ici est que le spectateur, autant que l'interprète, soit maintenu dans cet état d'abandon propice à l'apparition de l'imprévisible. Je travaille toujours avec une matrice, une image particulière qui active mon imaginaire. Sciemment, je ne la révèle pas pour qu'elle ne produise ni attente ni projection dans l'esprit du spectateur. Si celui-ci cherchait à décrypter ce qu'il voit sur scène à l'aune de cette image, il ne pourrait vivre l'expérience sensible à laquelle il est convié.

Il semble qu'avec cette notion de défaillance, dans le contexte actuel, votre recherche de l'abandon du corps comme du mental, se double d'une certaine urgence.

Mon travail prend source à l'endroit d'une urgence. J'ai toujours exigé de l'art qu'il réponde aux grandes questions de l'existence. Ce qui se déroule aujourd'hui me ramène à la nécessité de mon geste, au fait que ma quête redonne du sens à ce qu'on vit, véritablement. Bien que ce que nous traversons en tant que compagnie

Le vide et le silence sont, sans aucun doute, la résonance ultime que je souhaite donner à mes pièces.

soit très éprouvant, l'urgence de créer réordonne quelque peu ce chaos. Face à la catastrophe, l'humain peut défaillir et, dans cet état, paniquer ou rester serein. En travaillant ces courants contradictoires qui traversent l'être, il semble que vous touchiez à cette tension entre puissance de vie et de mort ou entre pulsion et interdiction qui a été le terreau de votre rencontre avec le mouvement, avec la danse. Une phrase de Elsa Wolliaaston résonne toujours en moi : « interpréter c'est jouer avec le fil qui nous relie à la vie et à la mort ». C'est avec ces questions que sans cesse je taille la matière. J'exhorte en permanence l'interprète à un dépassement de ses propres limites. Pour cela, j'utilise des contraintes très fortes qui, une fois dépassées, mènent à un sentiment de profonde libération, laquelle, pour un bref moment, résout ces tiraillements. Mais il faut renouveler chaque jour cet acte puissant et désespéré pour revenir à la vie.

L'acte de défaillir, de choir, viendrait-il tailler, percer ce vide que vous cherchez depuis toujours à sculpter ?

L'image initiale me permet de créer de la matière, et ensuite de l'évider pour qu'elle devienne contour et fasse résonner du vide. Le vide et le silence sont, sans aucun doute, la résonance ultime que je souhaite

donner à mes pièces. Comment le mouvement n'est pas nécessairement accumulation mais soustraction ? Comment peut-il révéler davantage le vide et le silence plutôt que les recouvrir, les assourdir ? Ce vide comble toutes nos attentes. On considère être parvenu à destination lorsque le spectateur a compris quelque chose. Pourtant, quand l'expérience débouche sur une mise en abîme de notre propre attente qu'aucune idée ni compréhension ne vient combler, le vertige s'installe et nous ramène à notre juste place. En reconnaissant notre infinie impuissance on se déleste considérablement.

Combien serez-vous au plateau ? Qui sont les artistes avec qui vous vous unissez sur scène ?

Je travaille plusieurs semaines avec différents interprètes, des personnes avec qui j'expérimente sans qu'elles ni moi ne sachions si nous serons en mesure de traverser ensemble tout le processus. Chaque répétition est exigeante sur le plan physique comme émotionnel et demande une certaine endurance. À ce jour, je dirais que nous serons peut-être quatre. J'observe à quel point chaque image nous transforme de façon inattendue. Tourner sans cesse ou répéter un même geste ne nous traverse pas de la même manière.

Avec la défaillance, l'état de chute, j'ai conscience de toucher ce à quoi on résiste le plus dans la vie, une sorte de point névralgique de notre être, comme si toutes nos actions refusaient la défaillance.

À ce propos, en elle-même, la chute est bien souvent redoutée ou simulée au plateau, comment amenez-vous les interprètes à sa rencontre, à quitter la peur, l'évitement, l'adaptation physique et mentale ?

Ce type de recherche fait surgir des peurs dont les interprètes n'ont pas toujours conscience. Chaque être est unique et possède ses propres verrous, ses propres clés. J'observe les chemins à prendre en écoutant mon ressenti, mon intuition. Mon travail repose sur l'hypothèse, l'expérience et l'observation. Dans une recherche presque scientifique, je tente de parvenir à une vérification. J'aime ces zones inconnues qui nous échappent et s'étendent au-delà de ce qu'on nomme réel. Nos réactions ne sont jamais celles que l'on pensait et j'aime m'éloigner de l'idée qu'on se fait des choses, renverser l'image initiale, voir comme l'abandon bouleverse nos existences, nous permet de vivre des expériences émancipatrices. Derrière la plupart des danseurs se cache la volonté de maîtriser le geste et la peur de chuter. Ce que je demande pourtant aux interprètes c'est de chercher la véritable défaillance, celle qui fragilise et rend le chemin incertain. C'est éprouvant mais tellement libérateur de sentir ses peurs se dissoudre. Il y a au cœur de ce travail une profonde et réelle abnégation, car accepter de tout son être est loin d'être une action passive, c'est sans doute l'action la plus puissante qu'on puisse opérer sur soi.

Vous êtes bien souvent vous-même interprète au plateau, est-ce une nécessité d'éprouver par le corps, vos propres recherches et consignes ?

Absolument, mon écriture se développe uniquement parce que je trouve le chemin depuis l'intérieur. C'est l'inconscience de l'autodidacte sans doute : octroyer tous les pouvoirs à l'imaginaire, à l'invisible sans jamais se reposer sur ses propres ressources. À travers l'immobilité, la traversée, la répétition ou la chute, c'est l'expérience qui m'appelle et m'offre une connaissance, une conscience qui me permet de guider les interprètes sur des voies nouvelles. Je constate que, bien souvent, la formation du danseur segmente son apprentissage et son mode d'appréhension, ne lui permettant pas toujours d'avoir une vision globale. Ceci fait du plateau l'endroit du malentendu par excellence : un endroit où, aux prises avec ses propres peurs et projections, l'on est contraint de faire pour montrer, non de vivre pour partager. Lorsque vous appliquez la notion du vrai au travail, cela rend impossible toutes formes de simulation et inverse tous les repères de l'interprète.

Après l'exploration de l'image, du motif, procédez-vous à l'écriture conjointe des corps, du son, de la lumière, de l'espace ?

Environ un an avant la première, je réunis donc quelques danseurs en studio afin de pratiquer cette image initiale qui m'occupe, la faire descendre dans la matière, l'incorporer. J'élabore une partition interne, un imaginaire à l'intérieur de moi, dont j'ôte au fur et à mesure les excédents, les projections et les résistances, pour révéler l'essence véritable de l'image. Quand celle-ci se déploie dans le corps, j'écris peu à peu une structure dans l'espace. Cette mise en espace permet de voir apparaître des principes d'écritures de lumière avec lesquels entre en friction le son, au fur et à mesure. J'aspire à faire dialoguer ces éléments comme dans la vie, librement. L'écriture est juste lorsqu'elle allie une dimension pensée, structurée, et une dimension totalement aléatoire. C'est simple et complexe à la fois, comme au travers des mouvements et des phénomènes naturels présents dans la vie !

On associe la chute à la gravité, à la fulgurance, au spectaculaire. Comment conciliez-vous ceci avec l'étirement du temps et l'abstraction spatiale avec lesquels vous travaillez ?

Quand cette matière entre dans le corps, elle affecte tout le comportement en déroutant les habitudes et en neutralisant l'activité mentale. Une fois cet ensemble de mécanismes désamorçés, je perçois une fréquence susceptible d'accorder tous ces éléments entre eux. C'est cette fréquence qui, en transformant notre perception, provoque comme une dilatation du temps et de l'espace. Tout geste ou événement sur le plateau se produit ainsi à l'échelle d'un temps et d'un espace nécessairement infinis.

Sauriez-vous dire d'où part votre geste ?

Dans mon travail, il y a toute la complexité d'un être qui a deux cultures, un être animé par un désir de liberté, curieux de la nature humaine, désireux de s'affranchir de tout ce qui serait susceptible de le soumettre. Et puis il y a le dialogue avec l'invisible, la transcendance du geste ordinaire. Tout cela ne suffit pourtant pas à élucider l'énigme de la nécessité de créer. Je pense qu'un artiste passe une partie de sa vie à sonder l'origine de ce qui l'anime sans vraiment y parvenir. On ressent une nécessité impérieuse, on y répond à chaque fois de tout son être, et cependant cette nécessité persiste, perdure. Bien que je me questionne beaucoup à ce sujet, je dois dire que le mystère reste entier pour moi. Et c'est heureux !

Propos recueillis par Mélanie Jouen en avril 2022 pour le Festival d'Automne à Paris.

Nacera Belaza



Nacera Belaza est née en Algérie et vit en France depuis l'âge de cinq ans. Après des études de Lettres Modernes, elle crée en 1989 sa propre compagnie. C'est en autodidacte qu'elle est entrée en danse, poussée par la nécessité vitale de s'exprimer, de dire et de dénouer la complexité d'une double appartenance culturelle.

C'est, pendant l'enfance puis l'adolescence, de ce corps contraint et confiné par le choc des cultures que surgit spontanément le langage, puisant la matière tout d'abord en soi puis dans ce que lui apportera la littérature. Pour libérer, il faut dire juste et précis, se défier de la complaisance et de la séduction. Nacera Belaza chorégraphie un cheminement intérieur, l'espace, le vide en soi, les zones d'ombre et de lumière, le vertige, la répétition. Elle fait de la danse une plongée verticale introspective. Ses pièces explorent le mouvement en un souffle serein, profond et continu, confrontant la patience, la rigueur, le dépouillement au « vacarme assourdissant de nos existences », rendant au geste son utilité existentielle. Son travail, reconnu et salué par le ministère de la Culture, lui a valu en 2015 d'être nommée Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

À la MC93, elle a présenté en 2019 *Le Cercle* ainsi que le programme *La Nuit, La Traversée, Sur le Fil* et proposé dans le cadre de la Fabrique d'expériences deux aventures chorégraphiques participatives : *La Procession* et *Transmission*, un atelier de recherche sur les danses traditionnelles mené à Alger, Marseille et Bobigny. En 2020, elle présente *L'Onde* avec le Festival d'Automne à Paris. Cette saison, dans le cadre de sa résidence à la MC93, en collaboration avec le Festival des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis, elle recrée *Les Sentinelles* avec des danseurs amateurs et professionnels.